

## PENSER HORS PISTES

Hors Pistes, il y a des routes car il n'est plus de terres vierges. Il y a la mer, le désert, la ville, la forêt... des étendues toujours vastes où l'homme n'est qu'un chuchotement. Et c'est au bord de ses lèvres, parlantes ou muettes, au bord de ses yeux, cernés ou brillants, à l'orée d'un sexe caressé au matin, au creux des mains épaisses d'une brute qui ne parle qu'avec ses poings, ou dans la réserve d'une pharmacie qui fait l'inventaire des plaies et des douleurs, que serpente le chemin. Car s'éloigner, quitter le flux et les courants dominants, c'est se rapprocher, revenir en nous et creuser. Le corps est continent.

Sont-ils fâchés puisqu'ils se taisent ? On ne sait pas.

Où vont-ils quand ils s'en vont ? On ne sait pas.

Que cherchent-ils dans le froid ? On ne sait pas. C'est le festival des questions pas celui des réponses. Le frottement de la peau à l'air, au rocher, à l'autre, à la pauvreté, au vide... Les histoires sont différentes, lointaines, le monde est vaste, il défile devant nos yeux, il va des crève-la-faim aux mangeurs de sushis, on ne sait pas où il finit. Et pourtant il est collé à nous. Tout communique.

L'errante amoureuse dans la baie de San Francisco, les secrets de famille que murmurent les enfants, la beauté d'Ava Gardner, le demi dollar pour trois jours de travail dans une plantation congolaise, la neige à l'infini, les draps moites du motel, les arbres qu'on abat, ne mènent qu'à nous. À cette histoire, toujours la même, quête de sens et de signes où chacun cherche son point d'existence.

La mer, le ciel, la ville, les eaux troubles du fleuve, le désert ne sont que des espaces plus ou moins scintillants : des miroirs. Ils parlent de liberté et de menace, ils semblent hésiter avec l'une comme avec l'autre. La branche de l'arbre sec en hiver refleurira. Le corps, lui, ne naît qu'une seule fois. Mort et brûlé, il laisse des cendres. Elles restent collées, dans l'urne, sur le ventre du fils, parce qu'elles étaient une femme libre et vibrante, qui laissa un mot avant de partir. « Je vais fumer une dernière cigarette. Je vais retrouver les chats.

Le ciel est bleu. Merci de m'avoir tenu la main jusqu'au bout ». Elle retourne à son point de départ, à la rivière, au village, à la forêt, vaste étendue où l'homme n'est qu'un chuchotement. La boucle est bouclée.

Hors Pistes dessine un cercle, un rond avec des épines, des histoires trébuchantes.

Pas de spectacle en vue. Pas beaucoup de bruit, juste le souffle du vent, de la mer, les notes d'une guitare électrique, d'un piano, d'un harmonica. Rien n'est annoncé. L'image, reine des temps modernes, renonce même à son maquillage.

Elle s'oublie. Elle est fixe, elle est floue, elle tourne sur elle-même, elle tremble, elle s'agite, elle est toute noire, elle fond et tarde à enchaîner, elle n'est plus qu'un dessin. Et bien souvent, histoire de saboter la tendance, elle ne réclame qu'un seul luxe : la lenteur. Elle épouse son sujet, les saisons, les souvenirs et les sentiments, elle fait entendre le bruit du moteur, le ballet des essuie-glaces, le cri de la mouette, le monologue des vies somme toute réglées qui ne savent pas toujours de quel côté se tourner. Faut-il regarder devant ou derrière, semble demander le rétroviseur. Certains se retournent, d'autres pas. « Jamais vu tant de larmes dans un square », répète inlassablement la veuve de la favela. Le bûcheron retourne sa hache contre lui. Celui qui roule avec un énorme cube rose fluorescent accroché à son camion veut être plus fort que la nuit noire. Chacun vaque à son destin avec plus ou moins de rêve, plus ou moins de ruse.

Hors Pistes, l'homme a perdu de son arrogance.

Judith Perrignon,  
Journaliste et écrivain  
Hors Pistes 2009